

tinct la main à la garde de son épée, répond en pâissant :

— Sir, je suppose que Votre Majesté ne veut ni me déshonorer, ni se déshonorer elle-même !

Quoique Bruix fût d'une complexion délicate et de très-petite taille, en faisant ce geste, en prononçant ces paroles, il semblait un géant. Tous les assistants étaient glacés d'effroi. L'empereur, immobile, la main convulsivement agitée, jeta un regard foudroyant sur l'amiral, qui conservait sa noble attitude. Chacun pensait que Bruix était un homme perdu à jamais. Enfin, Napoléon lança sa cravache loin de lui ; Bruix ramena alors son bras dans sa position naturelle, et la tête découverte, l'œil toujours calme, attendit en silence le résultat de cette scène terrible.

— M. le contre-amiral Magon, dit froidement l'empereur, vous allez faire exécuter à l'instant le mouvement que j'ai ordonné ce matin. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il en faisant un pas vers l'amiral, il faut que vous quittiez Boulogne aujourd'hui même. Avant vingt-quatre heures vous aurez connaissance de la décision que je vais prendre à votre égard.

Et l'empereur s'étant éloigné, quelques officiers généraux, entre autres le contre-amiral Magon, serrèrent la main que leur tendit le brave Bruix en partant. Cette manifestation n'échappa pas à Napoléon, qui pourtant n'eut pas l'air de s'en apercevoir. L'illustre amiral mourut l'année suivante à Paris, ne laissant pour toute fortune, à sa veuve et à ses enfants, que la mémoire de ses glorieux services et de l'un des plus nobles caractères dont puisse s'enorgueillir la marine française.

Cependant on a fait exécuter à la flotte le mouvement fatal exigé par l'empereur ; mais à peine les premières dispositions ont-elles été prises, que la mer est devenue effrayante à voir. Le ciel, chargé de nuages noirs, était sillonné par des éclairs incessants et continnels ; le tonnerre ne semblait qu'un long grondement, et les vents, qui s'étaient subitement déchaînés, avaient rompu toutes les lignes. Enfin, ce qu'avait prévu l'amiral Bruix, quelques heures auparavant, était arrivé : la tempête la plus furieuse avait dispersé çà et là les bâtiments, de manière à faire désespérer même du salut de leurs équipages. De la fenêtre de sa baraque, Napoléon a vu tout cela ; croyant entendre le cri des marins qui appellent au secours, il prend son chapeau sans mot dire, s'élançe au dehors et arrive bientôt sur le rivage. Là il trouve une foule inquiète et tremblante que la tempête a attirée sur les falaises. L'empereur marche à pas précipités, les bras croisés sur la poitrine ; il ne parle à personne. Ses officiers, les chefs de corps, une partie de sa garde, sont là et l'examinent en silence : personne n'ose ni donner un ordre, ni donner l'exemple du dévouement, tant la stupeur est grande et générale. Tout à coup les cris qu'il a cru entendre il n'y a qu'un moment arrivent plus distincts et plus lamentables. Plusieurs chaloupes canonnières, chargées de matelots et de soldats, viennent d'être jetées à la côte, et les malheureux qui les montaient, luttant contre les vagues, implorant des secours que personne ne se sent le courage de leur porter.

— Ce spectacle est affreux ! dit Napoléon avec désespoir, on ne peut ainsi laisser froidement périr tant de braves gens. Où sont donc les embarcations ? s'écria-t-il ; pourquoi ne jettez-vous toutes les chaloupes en mer ? Un canot, vite un canot ! je veux aller moi-même au secours de ces malheureux !

On ne fait aucun mouvement. Une morne indécision règne partout. Napoléon s'irrite surtout contre les officiers de marine, qui se disent à l'oreille : « La mer n'est pas tenable... C'est folie que de vouloir sauver des hommes pour lesquels il n'y a pas de salut à espérer... Nous périrons tous... etc. » Alors Napoléon leur dit avec un accent mêlé de sanglante ironie :

— Ah ! ah ! MM. les marins ! vous avez peur de la mer !... Heureusement que je connais ici des gens qui ne s'effrayent pas de si peu ! Grâce à Dieu ! j'ai là mes grenadiers d'Arcole et de Marengo !

Puis, se retournant avec vivacité en faisant de la main un geste sublime :

— Commandant Gros ! s'écria-t-il, faites avancer la première compagnie de votre bataillon ! Ceux-là, messieurs, ne sont pas des marins, ils n'auront pas peur de la mer !

A ces mots, tout change de face, tout s'émeut, tout s'agite. On se précipite, on s'empresse de toutes parts. De nombreuses embarcations sont mises à flot comme par enchantement. Pendant ce temps, une admirable compagnie de grenadiers s'avance au pas accéléré, fière et obéissante, et semble n'attendre qu'un regard de son empereur pour s'élançe sur ces frêles embarcations. Celui-ci a deviné ce qui se passe au fond du cœur de ses soldats :

— Suivez mon exemple, mes braves ! leur crie-t-il, et secourons les naufragés !

Un canot beaucoup plus grand que les autres, et déjà chargé de douze vigoureux rameurs, avait été amené. Napoléon s'élançe le premier ; seul, il bondit sur la planche qui sert de pont. *Vive l'empereur !* s'écrient d'une seule voix tous les grenadiers qui le suivent sur deux rangs, l'arme au bras et dans l'ordre le plus parfait. Ils passent sur ce pont fragile, en emboitant le pas, sans s'émouvoir, sans s'inquiéter, sans même regarder l'abîme entr'ouvert sous leurs pieds. Tous étaient entrés dans l'embarcation au moment où une lame furieuse vint, en se brisant, envelopper l'empereur, qui, debout, un pied posé sur le bord du bateau, regardait fixement devant lui, en criant aux rameurs d'une voix retentissante :

— Au large !

Les rameurs se sont mis à l'œuvre et luttent avec vigueur contre les vagues ; mais le canot ne marche pas, repoussé, qu'il est à chaque instant par la lame qui s'élançe contre l'embarcation.

— Nous n'avançons pas ! répète avec impatience Napoléon au pilote qui tient le gouvernail. Puis, s'adressant aux rameurs :

Allons donc ! n'entendez-vous pas les cris de vos frères qui agonissent là-bas ? La mer se révolte ; mais on peut la vaincre.

Au même instant le canot est repoussé violemment par la vague. Il semble que ce soit une réponse de l'Océan aux paroles de l'empereur.

— Sir, dit le pilote, la mer n'est plus tenable. Votre Majesté le voit : nos efforts ne peuvent rien contre elle. Si nous persistons à vouloir aller plus loin, je ne réponds plus ni du salut de Votre Majesté ni de celui de ses soldats.

Napoléon se retourne et voit ses grenadiers impassibles, le regard sombre, et se tenant serrés les uns contre les autres comme un faisceau d'armes. Il ne répond que par un signe. Alors le pilote se penche sur le gouvernail et lui imprime un